

La Passion de Jésus Christ, selon Le Caravage.

Conférence-méditation par l'abbé Axel Isabey

Né en 1573 à Caravaggio, Michelangelo Merisi, dit « Le Caravage », vient à Rome vers l'âge de 15 ans, luttant contre la misère et une santé précaire. Moins de 10 ans plus tard, on parle de lui comme *celeberissimo pittore*, protégé par des mécènes illustres et puissants. Mais son tempérament colérique et violent lui vaut aussi des démêlés avec la police : querelles, rixes, affaires de mœurs, fuite vers Naples, Malte, la Sicile. Il meurt de la malaria en 1610, sur le chemin du retour à Rome.

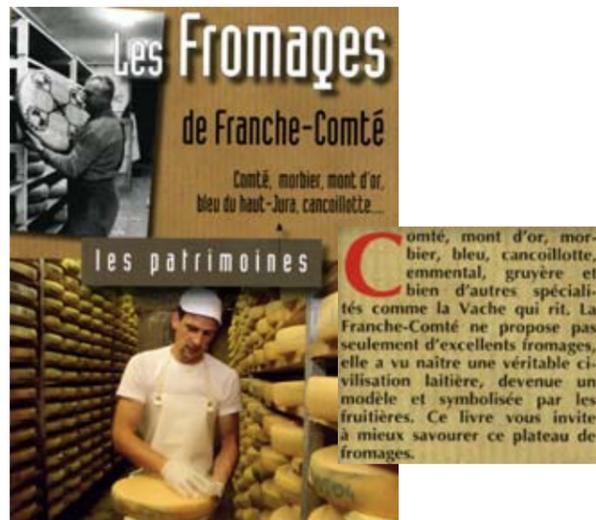
Son art se distingue par le traitement contrasté de la lumière qui dramatise le sujet, traité par ailleurs sur le mode d'un réalisme objectif associé à une dimension méditative. Le naturalisme avec lequel il traita parfois les scènes religieuses suscita l'indignation du clergé.

Mais si l'on met en exergue sa vie ténébreuse on occulte souvent que cet artiste fut aussi un homme de foi qui se représenta lui-même, au fil de ses chefs d'œuvres, toujours plus près de la personne du Christ.

Lundi 18 mars 2013 de 18h30 à 19h30
salle Morand, Pontarlier - entrée libre

Conférence proposée par la Commission *Art et Foi*
de l'Unité Pastorale de Pontarlier
Renseignements : 03 81 39 10 41

Editions



Ce petit livre illustré présente les acteurs des filières fromagères et passe en revue les fromages de Franche-Comté. L'occasion de répondre à cette question : pourquoi la Franche-Comté est-elle devenue un territoire d'excellence en matière fromagère, leader en matière de fromages au lait cru, de fromages fondus et de nombre d'ateliers artisanaux de fromagerie. Editeur : l'Alsace magazine éditions.

Découverte culinaire

Soufflé glacé à l'absinthe d'Octavie

pour 4 personnes
Préparation : 60 minutes environ

Ingrédients :

1 dl d'eau - 200 g de sucre - 8 jaunes d'œufs - 5 dl de crème 35%
0,5 dl d'absinthe ou un autre alcool anisé - 100 g de chantilly

Préparation :

1. Cuire l'eau et le sucre.
2. Mettre les jaunes dans un récipient assez grand et inoxydable.
3. Verser l'eau sucrée sur les jaunes, en remuant vigoureusement.
4. Fouetter la masse au bain-marie chaud jusqu'au ruban.
5. Retirer du bain-marie et battre jusqu'à complet refroidissement.
6. Ajouter l'extrait d'absinthe ou autre alcool.
7. Incorporer délicatement la crème fouettée.
8. Mouler et congeler.

REMARQUE : Cette quantité nécessite une forme d'une contenance d'environ 1,5 litre.

Orchestre Symphonique

REQUIEM DE VERDI



9 mars - 20 H 30 - Espace Pourny - Pontarlier
10 mars - 17 Heures - Collégiale de Dole

200 choristes - 80 musiciens

3 chorales : Campanelle, chœur de La Chaux de Fonds, chœur de Neuchâtel

4 solistes internationaux prestigieux : Maryse Innis, Carine Sechaye, Stuart Patterson, Sylvain Muster

L'Orchestre Symphonique de Pontarlier renforcé par des amateurs et des professionnels régionaux

L'ensemble est placé
sous la **direction de Pierre Tréfeil**

Billetterie (en vente actuellement) :
Office de Tourisme Pontarlier
Places à 18 et 22 € (frais de réservation compris)

La Lettre des Amis du Musée de Pontarlier

Directeur de publication : Ph.CHAPON
Rédacteur en chef : F.HERARD
est une publication réservée aux adhérents de l'association
Les Amis du Musée de Pontarlier
2 place d'Arçon, 25300 PONTARLIER
Tél. 03 81 38 82 12 - fax. 03 81 38 82 19
www.admdp.com © reproduction interdite

La Lettre des Amis du Musée de Pontarlier

Février-Mars 2013

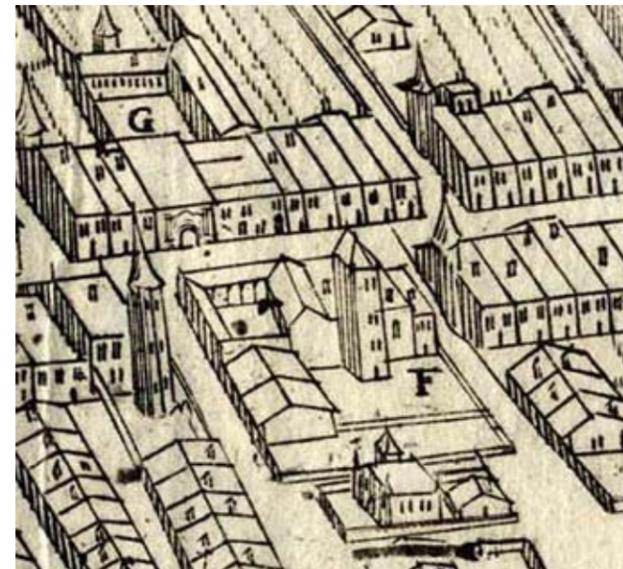
AMP
LES AMIS DU MUSÉE
DE PONTARLIER
WWW.ADMDP.COM

L'art ne naît pas du bonheur des hommes mais de leur tragédie. (...) Les gens n'ont plus de temps pour eux-mêmes. Il n'y a plus de contact humain, et cette solitude provoque chez eux une douleur intense. Il revient donc aux artistes de donner un sens spirituel aux choses, d'oxygéner la planète, de montrer la voie, de servir la société. Croire que nous pouvons rester tranquillement dans nos ateliers, quelle aberration ! Nous avons bien plus de responsabilités que cela. C'est pour cette raison que notre art se doit d'être perturbant, inquiétant, politique, social, divinatoire.

* Marina Abramović fait partie du courant artistique de l'Art corporel

Marina ABRAMOVIC*
Télérama n°3282 – 05/12/212

Pontarlier à la loupe



Le couvent des Jésuites
(détail du plan de Pontarlier du RP. Bonjour)

Qui sait encore qu'il y avait un couvent des Jésuites à Pontarlier ? Et où était-il puisqu'il n'en reste à priori plus aucune trace ? C'était l'un des 6 couvents de Pontarlier avec les Annonciades, les Augustins, les Bernardines, les Capucins et les Bernadines. Le seul document visuel que nous ayons est le plan du RP. Bonjour (1665) sur lequel il a dessiné ce couvent qu'il a, en plus, bien identifié dans la légende :

F La Maison des R. Pères Jésuites

Un agrandissement de ce document permet de découvrir cette partie de Pontarlier au XVII^e siècle

et de situer ce couvent des jésuites dont nous ne savons que peu de choses. La photographie ci-dessus est effectivement assez précise et permet de reconnaître la chapelle et le couvent des Annonciades ; l'actuelle rue de la République ; le début de la rue Parguez ; la place d'Arçon partiellement occupée par les bâtiments du couvent des Jésuites et l'abattoir qui le jouxte, espaces qu'occupe aujourd'hui la Mairie ; derrière la place l'hôtel particulier qui deviendra le musée ; la rue de la Halle (à l'époque rue Lourde) et la rue Sainte-Anne.

L'installation des Jésuites à Pontarlier ne s'est pas faite sans difficulté. La municipalité de l'époque s'était effectivement opposée à leur venue. Pourtant les Jésuites finissent par l'emporter. Ils s'installent à Pontarlier en 1613 avec le soutien des religieuses des Annonciades qui viennent d'achever la construction de leur couvent (1612). Ils occupent d'abord l'ancien château que la municipalité leur rachète en 1663 pour y établir le collège. Ils s'installent alors dans un bâtiment proche de l'abattoir à l'emplacement de l'actuel hôtel de ville. Un *État des maisons et biens situés sur le territoire de Pontarlier*, établi en 1694, mentionne que les Jésuites y possédaient « *une maison sur la grande rue, avec jardin derrière, capable de loger 7 ou 8 religieux, valant, sans compter l'église, 6000 livres* ». Les Jésuites quittent Pontarlier en 1765 après la suppression officielle de leur ordre pour s'installer en Suisse, à Porrentruy. La ville rachète leur maison en 1767 pour y installer le collège. Elle est détruite au XIX^e siècle pour permettre l'extension de l'hôtel de ville.

Joël GUIRAUD

Histoire

A propos d'un portrait de Philippe Boiston



Le Musée de Pontarlier détient dans ses collections un tableau qui représente le sculpteur Philippe Boiston. Ce portrait, qui a été donné en 1852 par les héritiers de l'artiste, est aujourd'hui déposé dans la salle du Conseil municipal. Philippe Boiston y est représenté en train de sculpter une tête de chérubin : vêtu à la mode du XVIII^{ème} siècle et portant per ruque, il arbore fièrement une médaille d'argent avec un ruban rouge. Nous ne connaissons pas le nom du peintre qui est l'auteur de ce portrait.

Le sculpteur Philippe Boiston est né dans le Val de Morteau en 1700, fils de Guillaume Boiston et de Claude Françoise Pierre ; toutefois son acte de naissance est introuvable car les registres de ces années-là ont disparu. Sa famille était installée depuis un siècle dans le hameau des Frenelots, situé à deux kilomètres à l'est de Morteau. On peut encore voir dans l'église de Morteau la dalle funéraire de l'arrière-grand-père de Philippe, Hugues Outheniot Boiston, et celle d'un autre arrière-grand-père, Jean Duchet David qui était maître charpentier à Montlebon.

Car il y avait dans sa famille des charpentiers, des menuisiers, des ébénistes et même des sculpteurs : ce qui laisse penser qu'il y avait peut-être un atelier familial où Philippe Boiston put apprendre la sculpture sur bois, à moins qu'il ne fût son apprentissage dans un atelier de sculpture de la région. En effet de tels ateliers étaient nombreux depuis la fin de la Guerre de Dix Ans qui avait nécessité de reconstruire les maisons et les édifices religieux. En revanche on ne sait pas auprès de qui Philippe Boiston apprit à sculpter la pierre et le marbre.

A la fin des années 1730, il part en Espagne, à Madrid, pour participer à la reconstruction du Palais Royal : en effet, l'ancien Alcazar avait été détruit par un incendie en décembre 1734, aussi le Roi d'Espagne avait fait appel à des sculpteurs venant de toute l'Europe. Felipe Boiston (c'est ainsi que les Espagnols l'appellent généralement) travaille aux sculptures du Palais Royal, en particulier à une série de trente-quatre bas-reliefs pour les couloirs de cette résidence. C'est dans ce cadre qu'il réalise un bas-relief de marbre représentant le Conseil des finances (*Consejo de hacienda*), aujourd'hui conservé au Musée du Prado.

Son talent est vite reconnu : il est admis à l'Académie Royale des Beaux-Arts de Saint-Ferdinand et, au début des années 1750, il se voit confier la réalisation d'une grande sculpture représentant *Ramiro II*, légendaire Roi de Léon au dixième siècle. Cette sculpture est toujours érigée Place de l'Orient à Madrid, devant le Palais Royal. Une autre statue lui est attribuée, celle de *Garcia I de Leon*, premier roi de Léon au 10^{ème} siècle : elle se trouve dans le Parc du Retiro à Madrid. Ce sont principalement des sculpteurs français qui ont exécuté ces grandes sculptures qui retracent l'histoire du royaume d'Espagne et qui décorent aujourd'hui les parcs madrilènes.



Le succès et les commandes venant, il a besoin d'aide et fait venir à Madrid deux de ses nièces, Marie-Gabrielle Pagand, née en 1725, et Marie-Antoine Boiston, née en 1728. La première épousera le sculpteur lorrain Antoine Demandre, rencontré à Madrid (et réconcilié avec Boiston après une altercation dont les archives espagnoles ont gardé la trace) ; la seconde épousera... son oncle Philippe, mais auparavant il aura fallu obtenir une dispense de Rome qu'ils reçoivent le 14 mai 1753. Il était temps car la jeune mariée était enceinte de quatre mois. Peu après, les jeunes époux rentrent en Franche-Comté, aux Frenelots, où naîtront quatre fils, entre 1753 et 1763. Il semblerait que les époux se soient séparés après la naissance de leurs enfants.

De retour au pays, Philippe Boiston, auréolé de sa réputation espagnole, ouvre un atelier de sculpture à Besançon au cœur du Palais Granvelle, ce bâtiment de la Renaissance que fit construire Nicolas Perrenot de Granvelle, le garde des sceaux de Charles Quint. C'est ainsi que Philippe Boiston se met à la disposition de l'Intendant de Franche-Comté, Pierre-Etienne Bourgeois de Boynes, afin d'enseigner à Besançon les principes de la sculpture et du dessin. Sous le patronage de l'Académie des Sciences, des Belles-lettres et des Arts, cet atelier ouvre ses portes en 1756 et fonctionne jusqu'en 1761, date à laquelle Philippe Boiston suit à Paris l'Intendant de Boynes, alors en conflit avec ses contribuables, peut-être pour avoir exécuté avec trop de zèle les consignes du roi. Durant cinq années, Philippe Boiston donne ses cours dans la grande salle du Palais Granvelle, et bénéficie d'un logement dans le même bâtiment, mis à sa disposition par la municipalité. Le 10 octobre 1759, il devient bourgeois de Besançon.

A côté de l'enseignement qu'il dispense, il continue à réaliser des sculptures. C'est ainsi que lui sont attribuées (notamment par Auguste Castan dans un ouvrage sur l'ancienne école de peinture et de sculpture de Besançon) les deux statues de Jésus et de sainte Madeleine qui ornent les niches du frontispice de l'église de la Madeleine : ce qui est confirmé par une délibération municipale de 1759 qui précise qu'il reçut 1000 livres pour ce travail.



Philippe Boiston participe aussi à un concours visant à réaliser une statue pour surmonter la fontaine Louis XV de la place Victor Hugo (alors appelée Rondot Saint-Quentin). Les édiles bisontins en avaient défini le sujet : « Dans la niche de Saint-Quentin, la ville de Besançon, sous la figure de Minerve tenant une lame à la main dont elle frapperait un rocher duquel sortirait à l'instant une fontaine ». Le sculpteur présenta une maquette en cire, mais la statue ne fut pas réalisée, peut-être parce qu'entre-temps il avait quitté Besançon pour suivre à Paris l'Intendant de Boynes.

Trois ans après son arrivée à Paris, en 1764, Philippe Boiston réalise une sculpture en terre cuite représentant *Vulcain appuyé sur son enclume* : cette œuvre lui ouvre les portes de l'Académie de Saint-Luc, corporation de peintres et sculpteurs placée sous la protection de saint Luc, patron des peintres. Cette Académie, héritière d'une confrérie moyenâgeuse, avait été fondée en 1655. Elle avait l'habitude de distinguer chaque année deux artistes en leur distribuant une médaille d'argent le jour de la Saint Luc : on peut penser que Philippe Boiston avait reçu une telle médaille qu'il porte ostensiblement sur son portrait.

La mort surprend Philippe Boiston dans sa grosse bâtisse des Frenelots, près de Morteau, en septembre 1778, à l'âge de soixante-dix-huit ans. Dans l'inventaire après décès qui fut alors dressé, on recensa un buste du défunt, deux pots de fleurs en marne et trente-sept outils de sculpteurs, parmi lesquels on peut imaginer des gouges et des ciseaux. Dans l'inventaire après le décès de sa veuve, en l'an 9, plus aucun objet n'évoque le métier du sculpteur.

Au moins deux des quatre fils de Philippe Boiston furent sculpteurs, le plus connu étant Joseph Boiston (1756-1830). Il séjourna à Rome où il réalisa un *Buste du Père Tiburce de Jussey*, ainsi qu'un *Buste de Junius Brutus* : pendant la Révolution, il offrit solennellement cette dernière sculpture à l'Assemblée Nationale en 1792 (ce buste est aujourd'hui déposé au Musée de Tours). De retour à Morteau, il fut un des plus ardents révolutionnaires, en organisant notamment une grande cérémonie pour célébrer « l'enterrement de la royauté ».

Il y a encore un autre sculpteur illustre dans cette famille : il s'agit de Jean-Baptiste Boiston (1734-1814), neveu de Philippe, mais aussi frère de l'épouse de ce dernier. Jean-Baptiste Boiston fut très connu à Paris en tant que sculpteur ornementaliste : il participa à l'élaboration du style Louis XVI en sculptant des boiseries et lambris pour de nombreux hôtels parisiens, y compris au Palais Bourbon et au Château de Chantilly. A la Révolution, Jean-Baptiste Boiston émigra en Angleterre puis en Allemagne, suivant alors son protecteur, le Prince de Condé : il ne rentra à Paris qu'en 1814 pour y mourir. On peut voir aujourd'hui au Musée Carnavalet les magnifiques boiseries qu'il sculpta pour l'Hôtel d'Uzès où il travailla avec le fameux architecte Claude-Nicolas Ledoux.

Iconographie

Portrait de Philippe Boiston
Statues de Garcia I et Ramiro II de Leon
Statues de Jésus et de sainte Madeleine
Signature de Philippe Boiston

Brice LEIBUNDGUT

du côté du Musée

Exposition sur les Animaux dans la peinture comtoise



Pour mai 2013, le musée et les Amis du musée préparent, dans la continuité d'une programmation pluriannuelle sur les artistes comtois, une exposition consacrée à l'animal dans la peinture de Franche-Comté. Cette idée est venue des nombreux animaux qui habitent les réserves du musée, couchés sur la toile ou le papier par les peintres du Salon des Annonciades depuis 1924.

Les études scientifiques sur la représentation de l'animal dans la peinture, et dans l'art en général, se révèlent relativement récentes. Kenneth Clark, en 1977, fait figure de pionnier avec *Les animaux et les hommes, leurs relations à travers l'art occidental de la préhistoire à nos jours*. Pourtant, dès les origines de l'art, l'homme figure l'animal : les peintures murales de la grotte Nerja, récemment découvertes en Andalousie, pourraient dater de 42 000 ans. L'utilisation de l'iconographie des animaux varie selon les époques et les lieux mais elle doit sans doute son omniprésence à la proximité de l'homme et de l'animal et aux liens souvent ambigus qui les unissent. Scènes de chasse dans la production artistique de l'âge du bronze et du fer, représentation d'animal sacré et de sacrifices d'animaux dans l'Antiquité, bestiaire symbolique au Moyen âge, conquête du réalisme autour de la Renaissance, puis, à partir du XVII^{ème} siècle, personnification allégorique ou anthropomorphisme de l'animal dans les fables et autres récits, naissance des portraits d'animaux, présence dans les natures mortes, grands tableaux de chasse, apparition du genre du paysage ...telles sont quelques-unes des grandes étapes de l'histoire de l'art animalier.

L'intérêt contemporain pour cet aspect de l'histoire de l'art n'est plus à démontrer avec les dernières expositions « Beauté animale » au Grand Palais, précédée par « Animal » au musée des Arts décoratifs et « Bêtes off » à la Conciergerie. En Franche-Comté, « Les chasses de Monsieur Courbet » au musée Courbet explorent un aspect de la thématique animalière dans l'art du grand maître. Mais, plus généralement, qu'en est-il des artistes comtois au XIX^{ème} siècle puis au XX^{ème} siècle quand ils se réclament d'une « Ecole comtoise » ? Existe-t-il une véritable peinture animalière dans l'art comtois ?

Le musée de Pontarlier et les Amis du musée souhaitent apporter certains éléments de réponses dans l'exposition. C'est pourquoi nous espérons convoquer un grand nombre d'artistes à cette manifestation : pour le XIX^{ème} siècle, Gustave Courbet, Jean-Léon Gérôme, Antonin Fanart, Faustin Besson, Jules-Alexis Muenier, Charles Maire, Gustave Brun, Gustave Courtois, Pascal Dagnan-Bouveret, Claude-Antoine Beau, Ernest Brigot, Jules Contant, François Bocion ; pour le XX^{ème} siècle, Robert Fernier, André Roz, André Charigny, Robert Bouroult, Jules-Emile Zingg, Henri Fricker, Pierre Jouffroy, Gaston Robbe ; pour la fin du XX^{ème}-XXI^{ème} siècle : Marcel Mille, Charles Belle, Robert Hainart, Laurent Bichet, Pierre-Louis Bréchat, René Perrot, Michel Gindre.

Si vous possédez dans vos collections des œuvres de ces artistes avec des animaux représentés, ou si vous connaissez d'autres artistes comtois qui ont peint des animaux, nous serions ravis que vous entriez en contact avec le musée ou les Amis du musée de Pontarlier.

Laurène MANSUY, Directrice du musée